

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 11

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195459>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

yeux et tous les mets confectionnés par leurs soins ont été trouvés exquis.

Nous félicitons M. Maillard de ce résultat, et il est aussi fort à désirer que ses cours de cuisine domestique consacrés aux jeunes filles soient de plus en plus fréquentés.

On sait que M. Maillard ne se contente pas d'exposer des théories et des recettes; il opère lui-même en présence de ses élèves, et ne leur enseigne pas exclusivement des plats compliqués et chers. Il sait que ses cours sont suivis en bonne partie par des jeunes filles appartenant à la classe travailleuse, qui espèrent se marier bientôt et n'ont d'autre prétention que de servir plus tard à leur mari tous les jours et à leurs amis de temps à autre, une cuisine ordinaire mais savoureuse.

Et comme il a raison, M. Maillard, de leur apprendre à faire avec des viandes ordinaires des plats bon marché, dont on se lèche les quatre doigts. Par ce fait, il travaille autant pour le bonheur de l'humanité qu'un grand poète ou un artiste merveilleux. Le mari qui est sûr de trouver chez lui un vrai pot-au-feu, un bœuf aux choux ou un ragoût de mouton qui embaume, ne quitte point la maison; il fait bon ménage, il aime ses enfants.

Un professeur de cuisine, de Paris, commence régulièrement tous ses cours par cette formule: « Mesdemoiselles, la bonne cuisine est le commencement du bonheur. »

Et par bonne cuisine, il ne faut pas entendre cette cuisine rare, coûteuse, qui pique d'abord la sensualité, mais qui ne tarde pas à délabrer l'estomac. C'est la cuisine bourgeoise, la cuisine des mets simples, à la portée de tout le monde, celle que la maîtresse de maison surveille tout en raccommodant le linge de ses enfants, celle que nos mères nous préparaient de leurs propres mains.

Le tsat et le compto de coumouna.

Y'avai dão grabudzo pè lo veladzo dè X. Lè z'hommo s'arrêtavont po dévezà quand s'eincontravont. Lè fennès djazàyont pè vai lo borné. Lè municipaux volliàvont démandâ lão démechon. Lo préfet ne volliàvè pas. On teimpétavè après lo syndiquo. Enfin' quiet! cein bourenàvè per dézo et tot lo mondo menavè la leinga.

Que lâi avai-te don?

Lâi avai que lo syndiquo dévessâi remettre lè compto de coumouna ào préfet po on tot dzo, ne l'avai pas fê, quand bin lo boursier lè lâi avai bailli prâo vito po lè signi, et coumeint lo préfet lè recliamâvè, lè municipaux étiônt eimbâta dè cein que lo syndiquo n'étai pas perêtâ, po l'honneu dão veladzo, et volliàvont démichenâ: mà diabe lo pas que lo préfet volle ein ourè parlâ devant d'avai vu lè compto, kâ l'étonn responsablio.

Ora, porquè lo syndiquo lè z'avai-te pas remet ào préfet quand faillai?

C'est que lo tsat lè z'avai medzi.

Quand on petit bouébo a ébrequâ on pot ào bin que l'a épêclliâ on écousaletta, ye dit que l'est lo tsat, po ne pas êtrè bramâ, que cein n'est que n'estiusa; mà stu iadzo, sein lo pas que c'étai on estiusa; c'étai la pura vretâ coumeint vo z'allâ vairè:

Lo syndiquo avai fê boutséri; et coumeint l'avai tiâ on bio caion et que cein bailli prâo boutifaille, sa fenna fe couârè on part dè boelliès dè sâocesse ào fédzo et ài tchoux po lè veindrè ào martsî et lè z'einvortolhié dein dâi folliès dè grand papâi que le rappertsâ su onna trablia et que valiont bin dè mi què cé papâi dè Nouvelliste, dè Revua ào dè Gazzetta que laissé passâ tota la grêce et que sè dégrussé po rein.

L'est bon. Le tracè po lo martsî avoué sa lotta et sa croubelhie dè jerdinadzo et sè sâo-

cessès, que l'ein veind on eimpartiâ à 'na dama qu'etâi binsu la fenna d'on boursier, kâ quand le vâi cé grand papâi, le fâ à la syndiqua :

— Mâ, ditès-vâi! est-te que cé papâi ne dâi pas servi à oquie d'autro qu'a einvortolhi dâi sâocessès?

La syndiqua vouâtè cein dè près : « Eh! à Dieu mè reindo! se le fâ; quinna farça yé quie fê, gâ me n'hommo »; et le se dépatsè dè vito mettrè dè coté cé papâi po lo reportâ à l'hotò; mà cé pourro papâi étai gras que 'na pena.

En rabordeint à l'hotò, le contè, tota gruleinta, l'afférè ào syndiquo que sè met de 'na colère dão diablio et que s'ein bailla son sou à djurâ et à sacremeeint; ma coumeint cein ne poivâ pas racoumoudâ lè z'afférè, ye botsâ dè bramâ et décidâ dè recopiyi elliâo compto lo leindéman, mà sein ein pipâ lot mot à nion, et lè laissâ chétsi su la trablia dè la cousinsa.

Ma lo tsat que droumessâi su lo soyi et que cheint bon, châote su la trablia aotré la né et sè met à tant letsî et reletsi cé papâi que lo dégrussé à tsavon et que le leindéman n'ivâi pas moian dè liairè dué reintsès d'écrit. Quand lo syndiquo eintrâ lo matin, lo tsat étai onco après et quand vâi lo dégat, l'eimpougne la remesse et lâi té fot onna ramenâie que lo tsat décampâ coumeint bin vo peisâ, mà lo mau étai fê.

Lo pourro syndiquo n'ousa rein derè dè l'afférè et l'est po cein que laissâ passâ lo termo iò dévessâi remettre lè compto ào préfet; mà à la fin, n'ia pas! lo préfet recliamâvè et lè municipaux assebin; faillu bon grâ, mau grâ, conta l'afférè ào boursier po reférè lè compto et tot derè ein municipalità et au conseil générat coumeint cein s'étai passâ, que cein lâo fe férè dâi recaffârè à ein avâi mau ào veintro et à s'e rebattâ perque bas, que crayo que l'ein rizont adé.

Mâ gâ quand les vôtèrs revindront.

THÉÂTRE. — La 1^{re} de Guillaume Tell.

— Nous n'avons aujourd'hui ni le temps ni l'espace pour analyser d'une manière complète la représentation de jeudi. Nous dirons tout d'abord qu'il ne faut point y aller l'histoire en mains. L'adaptation à la scène de tels sujets historiques a des exigences auxquelles il ne faut pas trop s'arrêter; il faut savoir passer sur des anachronismes et des invraisemblances souvent nécessaires au mouvement scénique et à l'intérêt même du récit.

En général, l'action, vigoureusement conduite, est animée d'un souffle patriotique qui ne cesse d'intéresser.

Le premier acte prépare bien le spectateur aux événements qui vont suivre. Le deuxième, qui se passe au Grutli, où nous voyons arriver successivement les hommes d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, est fort réussi et captive vivement l'attention.

L'arrivée en ce lieu du vieux Melchthal, à qui Gessler a fait crever les yeux, est fort émouvante; ses dernières paroles, ses derniers vœux pour l'émancipation de sa patrie font éclater de chaleureux applaudissements. — Ce tableau est, selon nous, le clou de la pièce. La mise en scène y est vraiment superbe et nous donne des effets de lumière habilement ménagés.

Quelques longueurs dans le troisième acte et des situations qui ne nous paraissent pas très heureuses. On nous dit qu'il ne peut en être autrement: inclinons-nous.

La scène de la place d'Altorf est bien rendue, le décor charmant, plein de vérité. La lutte qui se fait dans l'âme de Tell, condamné à tirer sur la pomme placée sur la tête de son enfant, est d'un effet des plus saisissants.

L'épisode du chemin creux, où nous voyons Gessler tomber sous la flèche de Tell, est aussi fort dramatique. La salle, tenue depuis longtemps sous l'impression des événements qui ont précédé, respire. Le tyran est abattu, la patrie est sauvée!

Trois ballets, dont deux fort gracieux, heureusement intercalés entre les scènes tragiques de ce drame, reposent agréablement l'attention.

En résumé, beau et grand spectacle, qui a occasionné à M. Scheler, à côté d'un travail intellectuel de longue haleine, des frais matériels considérables. Espérons qu'il trouvera sa récompense dans les encouragements des nombreux spectateurs qui, de la ville et de la campagne, viendront en foule l'applaudir. — Représentation chaque jour.

Boutades.

Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon du Doubs ou du Don, don d'un dom à qui Didon dit: Dis-donc, doux dom! donne donc du dindon!

A l'école d'un village des environs d'Yverdon. — Un élève est appelé à réciter l'histoire d'Esaü et de Jacob; le texte du manuel dont il s'est servi commençait en ces termes: « Isaac était âgé de quarante ans quand il épousa Rebecca; il en avait soixante lorsque sa femme mit au monde deux fils, Esaü et Jacob. »

L'élève, qui a recours à sa mémoire plutôt qu'à son intelligence, mais auquel sa mémoire et sa paresse jouent parfois de vilaines tours, se met à réciter avec assurance: « Isaac était âgé de quarante ans quand il mit au monde deux fils âgés de soixante ans. »

Dans un cercle, entre joueurs:

— Mais vous trichez, monsieur! s'écrie l'un des joueurs.

L'autre, froidelement:

— J'ai remarqué que lorsque je ne trichais pas, je perdais toujours.

Le naif Calino en a assez: il veut en finir avec la vie.

Il armé son pistolet et le braque sur sa tempe gauche.

Mais, au moment de presser sur la détente, il réfléchit et dit:

— Je veux bien mourir, mais je ne veux pas me rendre criminel!

Et il pose l'arme.

Un jeune négrier est parti de Valparaiso dans l'âge le plus tendre; il est venu à Paris; là, grâce à son travail et à son intelligence, il a fait une certaine fortune.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement, sa vieille mère lui répond affectueusement:

— « Mon cher enfant, écrit-elle, j'espère qu'au milieu de toutes tes prospérités tu n'as pas oublié notre origine, et que tu es resté nègre. »

Un notaire chassait aux environs de Versailles. Une perdrix lui part entre les jambes, son fusil en fait autant entre ses mains. Cependant la perdrix franchit une haie sans paraître trop émue du coup de feu. Le notaire saute la haie, espérant n'avoir plus qu'à ramasser le butin.

Plus de perdrix. Rien qu'un paysan attelé à sa charrue:

— Dites donc, vous n'avez pas vu tomber une perdrix?

— Pas la moindre, bourgeois.

— C'est singulier... j'ai pourtant vu voler de la plume.

— Moi aussi j'ai vu voler de la plume. Elle volait même si bien qu'elle emportait la viande.

Deux aveugles dialoguent au coin d'un pont:

— Connais-tu ce monsieur qui vient de te donner un franc?

— Je le connais de vue!

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.